



JULIEN
RAMPIN

LA CHANTEUSE
DE BAL

ROMAN


CHARLESTON

JULIEN RAMPIN

LA CHANTEUSE DE BAL

Au village de Beautemps près de Toulouse, tout le monde se connaît. Les jumelles sexagénaires Claude et Claudine assurent les cancons, Juliette, sosie de Marilyn Monroe, est l'heureuse propriétaire du salon de coiffure, tandis que Simon l'infirmier essaie de soigner ses patients aussi bien que son terrible chagrin.

Les habitants semblent mener une vie paisible jusqu'au jour où Odette Piquemal, la veuve de l'ancien maire, décède à l'âge de quatre-vingts ans et des poussières. Alors que tout ce petit monde se presse aux funérailles, une inconnue fait son apparition et décide, à la surprise de tous, de s'installer dans la commune. L'arrivée de la flamboyante Gloria pourrait bien bouleverser la tranquillité de Beautemps, qui n'a pas toujours été un village sans histoires...

Avec *La Chanteuse de bal*, Julien Rampin nous offre un roman tendre, plein d'humanité et de mystère, porté par des héros ordinaires et lumineux.

« JULIEN RAMPIN EST UN MERVEILLEUX
CONTEUR ET CE NOUVEAU ROMAN CONFIRME
SON TALENT ET SA CAPACITÉ À FAIRE
BRILLER LE QUOTIDIEN. »

@viedelivres

ISBN: 978-2-36812-956-2



9 782368 129562

18 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design et illustration :

© Raphaëlle Faguer



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LA CHANTEUSE DE BAL

Du même auteur, aux éditions Charleston

Le Magasin des jouets cassés, 2022

Grandir un peu, 2021

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-956-2
Maquette : Patrick Leleux PAO

Poursuivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston),
sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Julien Rampin

LA CHANTEUSE
DE BAL

Roman



I will survive
Oh, as long as I know how to love I know I'll stay alive
I've got all my life to live
I've got all my love to give
And I'll survive
I will survive

I will survive, Gloria Gaynor

...

MON HISTOIRE COMMENCE RÉELLEMENT le jour de ma mort.

La nuit du bal tragique, le 15 juillet 1978.

Le Club 113 était une boîte de nuit en rase campagne, simplement nommée par le numéro de la route départementale qui relie Beautemps-Lauragais à Toulouse. Au bord de cet ancien terrain vague paissaient encore au milieu des années soixante-dix de pauvres vaches innocentes, loin de se douter qu'elles se feraient déloger par une jeunesse en mal de fête.

Le hangar, de bric et de broc, avait poussé un beau matin, comme un champignon, une verrue sur un paysage de plaines et de champs. Dès que les propriétaires avaient eu les autorisations nécessaires, on s'était pressé au Club 113.

La journée, l'établissement ne payait pas de mine, mais le soir venu, il sortait de sa torpeur, drainant la jeunesse de ce coin perdu du Lauragais comme des papillons de nuit séduits par les néons éclatants de la boîte à musique. Pour eux, le trajet jusqu'à Toulouse n'était pas envisageable. Le samedi soir, ils étaient nombreux à se rendre dans cet endroit de fête et de lumière en solex, à mobylette ou en stop, parfois même à pied en coupant par les rives du canal du Midi. Le club reprenait des allures de citrouille lorsqu'arrivait le matin et que les carrosses s'étaient bel et bien volatilisés.

On venait là pour oublier la semaine écoulée. On ne montrait pas sa carte d'identité à l'entrée, les garçons trop jeunes bombaient le torse et les filles forçaient sur le maquillage. Ils connaissaient tous Félix, le videur, qui les laissait passer avec un petit sourire de connivence. On venait se saouler d'alcool, de musique et de sueur. On avait vingt ans pour toujours et demain n'existait pas. On prenait sa première cuite, on se retrouvait à vomir ses tripes sur le parking, entre deux bagnoles. On donnait son premier baiser, un peu éccœuré. On offrait sa virginité à l'arrière d'une Dyane inconfortable ou d'une CX bringuebalante. Des amitiés se créaient, des rivalités se nouaient, des couples se formaient. On se mettait sur la gueule, parfois, mais toujours à l'extérieur de l'établissement. Félix veillait au grain.

Cette année-là, la France avait perdu Claude François au mois de mars, et se trémoussait dans un hommage vibrant sur Alexandrie, Alexandra. Le disco n'était pas encore mort et enflammait toujours le dance floor. Même Sheila, la petite écolière aux couettes sages des années soixante, s'y était mise et gesticulait en short à paillettes, au rythme des boules à facettes. Au cinéma, La Fièvre du Samedi Soir donnait le ton et ils étaient nombreux à tenter de reproduire les chorégraphies de John Travolta au Club 113, quel que soit le jour de la semaine.

La nuit du 15 juillet 1978 avait débuté comme toutes les autres. On se retrouve sur le parking, on parle déjà fort pour se donner une contenance. On vérifie l'argent économisé pendant la semaine, histoire de pouvoir se payer un verre ou deux. Les filles lorgnent les garçons, un peu hautaines. Les mecs roulent des mécaniques, qu'ils soient encore puceaux ou dons Juans aguerris.

Cette nuit-là, ils sont peut-être plus nombreux que d'habitude à se presser aux portes de l'établissement. La faute aux congés d'été, aux lointains cousins venus passer des vacances en famille ou au week-end prolongé en ce lendemain de 14 juillet.

Cette nuit-là, la fête bat son plein, les patrons se frottent les mains, les tiroirs-caïsses du bar tintent à tout va, en rythme avec les décibels poussés au maximum. Des couples se forment, pour une heure, un instant, pour toujours. On est samedi soir et il

n'y a plus que cela qui compte vraiment, demain arrivera bien assez tôt.

Cette nuit-là, quelques minutes avant l'aube, un feu se déclare au sous-sol. Un problème électrique, des matériaux pas vraiment aux normes. La fumée envahit les lieux, précipitant la grande majorité des danseurs vers le parking de la boîte.

Au petit matin, deux jeunes issus de Beautemps-Lauragais ont péri dans les flammes.

Et deux vies furent à jamais bouleversées.

I.

La chanson des jumelles

— **T**IENS, VOILÀ LE DOCTEUR, lance Claudine en désignant du doigt l'homme d'une trentaine d'années qui traverse la rue, à quelques mètres de là.

Les deux vieilles dames sont assises devant leur modeste maison de village, installées sur le trottoir, comme au spectacle. Claude et Claudine Cassagne, similaires jusque dans leurs prénoms, identiques jusque dans leur accoutrement. Les sœurs jumelles, la soixantaine bien tassée, portent chacune un bob récupéré lors du passage de la caravane du tour de France. La chaleur est venue les cueillir très tôt cette année et depuis l'insolation de Claude, cinq ans auparavant, elles ne sortent jamais sans couvre-chef. Un T-shirt orange criard, une jupe longue dans les mêmes tons, et aux pieds des Crocs bigarrées qui jurent avec leurs bas couleur chair.

Agacée par le manque de discrétion de sa sœur, Claude suit le jeune homme des yeux avant qu'il ne disparaisse dans une des boulangeries du village.

— Tu le fais exprès? Je t'ai déjà dit qu'il n'était pas médecin. Et puis baisse le doigt, mille noms! Simon Pagès est infirmier. Un infirmier, épelle-t-elle avec insistance comme si elle s'adressait à une simple d'esprit.

Claudine, habituée à se faire rabrouer par sa sœur, hausse les épaules en riant de bon cœur :

— Oui, bon, c'est un peu la même chose ici. C'est pas comme si on avait toute une armada médicale à disposition, dans ce bled. Infirmier, docteur, vétérinaire, c'est du pareil au même!

Elle termine sa phrase en crachant sur le trottoir une écorce de graine de tournesol, qui vient rejoindre dans le caniveau le monticule de détritrus qui s'est formé en une heure.

Claude ne peut s'empêcher de détourner la tête. Voir cette vieille toupie cracher au sol ses pelures de graines de tournesol à longueur de journée, tel un écureuil décati, lui donne envie de hurler. Cela lui rappelle feu son beau-frère, qui chiquait le tabac. Ils étaient bien assortis tous les deux, tiens, à cracher ainsi dans tous les sens !

— N'oublie pas, en rentrant, de virer tes saletés ! Hier, c'est moi qui m'en suis occupée. Je n'ai pas envie d'attirer les rongeurs. Et puis, que vont dire les gens si on laisse tes ordures sur le trottoir ?

Claudine, imperméable aux reproches, attrape une nouvelle graine dans l'énorme paquet de cinq cents grammes et décortique avec une dextérité liée à des années de pratique le tournesol au goût si salé qu'il lui gerce la bouche, en lui donnant ce que Claude appelle des lèvres de babouin.

Le fameux Simon vient de ressortir de la boulangerie et saute dans sa voiture comme s'il avait le diable aux trousses.

— Il a vraiment un look de chipster maintenant, ce pauvre homme, non ?

Claude lève les yeux au ciel et ne peut s'empêcher de reprendre sa sœur une nouvelle fois :

— C'est *hipster*, Claudine. Et puis qu'est-ce que tu veux, c'est bien normal qu'il en ait rien à cagner de se raser le matin. Se retrouver veuf à son âge... On peut dire que leur couple aura pas fait long feu !

Claude ne semble guère émue par les malheurs de l'infirmier. Le décès de sa compagne, survenu quelques mois plus tôt, alimente encore les ragots, et ce n'est pas pour lui déplaire. Ce n'est pas si souvent que le petit village de Beautemps vit des événements aussi tragiques. Le malheur des uns, les bavardages des autres.

Claudine envoie encore valdinguer dans les airs une écorce de tournesol, comme indifférente, tandis que sa sœur enchaîne :

— Le pire, dans cette histoire, c'est que le vide-grenier a été complètement gâché. Et il va falloir attendre l'année prochaine, maintenant. Ça aurait mis du beurre dans les épinards. Ce n'est pas avec notre retraite de misère qu'on va pouvoir se payer des vacances au soleil. J'espère bien qu'on va remporter le cocotier au loto dans un mois.

Elle continue son monologue échevelé, mais Claudine ne l'écoute plus que d'une oreille. Lorsque sa sœur part dans ses sempiternelles divagations, on dirait qu'elle ne s'adresse qu'à elle-même.

Et puis, elle la fait marrer avec ses hypothétiques vacances au soleil. Du plus loin que Claudine s'en souvienne, elles n'ont jamais quitté la municipalité. Un paysage exotique, ce serait presque de la science-fiction pour les sœurs Cassagne.

Elles seraient bien en peine de connaître précisément les noms des villes au-delà d'un rayon de trente kilomètres autour de la commune. Elles sont comme ces platanes le long de la départementale, enracinées depuis toujours dans ce village qu'elles ne désertent jamais, si ce n'est les pieds devant. Et même là, elles ont prévu de prendre leurs quartiers définitifs à Beautemps. La concession est

déjà réservée dans le cimetière, à quelques centaines de mètres de la maison. Elles n'auront pas à faire beaucoup de trajet, avec le corbillard. Vu le prix de l'essence, c'est le croque-mort qui sera content !

Non, leur vie n'est faite que de Beautemps. Dès que les beaux jours viennent frapper à la porte, elles s'installent à neuf heures tapantes sur le trottoir, confortablement assises sur leurs chaises pliantes. Claude prévoit toujours un siège supplémentaire pour qui aurait le malheur de passer par là et viendrait se faire prendre dans sa toile de commérages. Installé de force sur le troisième pliant, le malheureux subit un interrogatoire en règle. Ne lui manque que la lampe aveuglante en pleine face.

Au fil des heures, elles décalent leur siège en suivant le mouvement de l'ombre, telles deux cadrans solaires absurdes, en tuant le temps à coups de bavardages insipides. Réglées comme du papier à musique, elles permettent aux autres habitants de connaître l'heure sans avoir à consulter leurs montres.

Un peu avant midi, elles finissent par plier chaises et boutique pour réintégrer leur humble demeure afin de préparer leur dînette dans la cuisine plongée dans la pénombre.

Juste après le repas, prestement expédié, c'est l'heure du café. Elles font réchauffer sur la plaque antique ce qui restait du breuvage du petit déjeuner, dans une casserole qui doit avoir connu Napoléon Bonaparte, s'offrant ainsi un café bouilli et rebouilli. Hors de question de gaspiller et d'en faire couler du frais. Seul le palais de Claudine semble s'offusquer du goût amer, même si elle ne s'en plaint jamais. Elle ne connaît que trop bien le tempérament ombrageux de sa sœur et préfère avaler l'ignoble boisson en plissant les lèvres, plutôt que d'entamer un débat stérile dont elle ressortirait perdante à coup sûr.

Claude attrape alors d'autorité la *Dépêche du Midi*, le journal de la région, et lit les nouvelles à sa sœur qui ne l'écoute que d'une oreille, sirotant son café, les yeux dans le vide.

Une fois la lecture du journal terminée et les nouvelles essorées jusqu'à plus soif, elles se retrouvent pour une sieste, côte à côte sur le canapé plus vraiment confortable, devant la télévision en sourdine. Vient ensuite l'heure de leurs activités de l'après-midi, qui, la plupart du temps, ne sont qu'un éternel recommencement de leurs bavardages du matin sur le trottoir.

De toute éternité, rien n'est venu troubler leur routine bien huilée, si ce n'est les nouvelles plus ou moins fraîches qui leur parviennent depuis leur Q.G., ce bout de trottoir, centre d'informations de la petite commune et de ses habitants de plus de soixante ans. Ainsi va la petite vie des sœurs Cassagne, à Beautemps-Lauragais.

Pour l'heure, la matinée n'est guère avancée et Claude, comme une gamine insolente, donne un coup de coude à sa sœur :

— Voilà la Françoise, tiens, maintenant! Ça fait un moment qu'on ne l'a pas vue au village. Elle devait être à Paris, encore.

Ses yeux se mettent à luire. Il y a quelque chose de carnassier dans sa façon d'appréhender la malheureuse femme qui s'aventure bien malgré elle en terrain hostile, gazelle parmi les lionnes.

— Tiens, bonjour, Françoise!

Ladite Françoise, en apercevant le duo sur le trottoir, marque subrepticement un temps d'arrêt. Elle semble peser le pour et le contre. Elle ne peut décemment pas traverser la route et éviter ainsi le terrible duo. Elle en prend son parti et continue son chemin, non sans soupirer discrètement, se promettant de se garer près de l'école la prochaine fois, jusqu'à arriver à hauteur des sœurs Cassagne.

— Bonjour, mesdames. On prend le soleil? Il fait une de ces chaleurs!

Le ton se veut jovial, mais reste totalement forcé. S'en moquant comme d'une guigne, Claude s'empresse

d'alpaguer la pauvre femme, tandis que Claudine continue son décorticage en règle, perdue dans ses pensées.

— On a appris pour votre petite Lola. Si c'est pas malheureux, à son âge...

Françoise serre les poings dans un réflexe de protection. Elle se doutait bien que Claude allait attaquer de front.

— Oui, c'est la vie. Ce n'est jamais drôle, un divorce.

— Surtout pour les enfants. Comment qu'il s'appelle le petit, déjà? Léo, c'est ça?

— Léon. Il s'appelle Léon, mon petit-fils. Et c'est un enfant adorable.

Elle ne sait pas bien quoi dire. Claude, l'esprit au garde-à-vous, semble guetter la suite et chercher la faille. À l'affût du ragot, de l'info du jour, comme on se jette sur la misère du monde. Françoise ne va pas lui en donner pour son argent, même si cette chipie de Claude racontera bien ce qu'elle voudra une fois qu'elle aura le dos tourné. Postée à côté de sa dangereuse jumelle, Claudine semble la soutenir, un demi-sourire aux lèvres. Les yeux rieurs de la vieille dame donnent à Françoise le courage de tenir tête à Claude :

— Tout le monde va bien. Ce n'est pas une fatalité de nos jours. Beaucoup de couples divorcent, et les enfants s'en sortent très bien. Lola et Baptiste sont des parents intelligents. Je ne m'inquiète pas pour mon petit Léon, il finira par s'habituer.

Claude, sournoise, enfonce encore un peu la lame dans le cœur de sa proie :

— Ça ne doit pas être facile, de les savoir si loin. Paris, ce n'est pas la porte à côté. Je me ferais un sang d'encre, si j'étais vous. Ce pauvre gosse ne peut même pas compter sur sa grand-mère pour le consoler de son chagrin.

Claudine, sentant que sa sœur commence à aller trop loin, intervient alors :

— Qu'est-ce que tu en sais, toi? Tu n'as jamais eu de même, et encore moins de petits-enfants!

Après un silence gêné et un regard noir de Claude en direction de sa sœur, Françoise profite de l'interruption bienvenue de Claudine pour reprendre son chemin, non sans avoir lancé un au revoir soulagé aux deux vieilles dames. Elle adresse un signe de connivence à Claudine qui lui offre, en retour, un clin d'œil entendu.

À peine Françoise s'est-elle éloignée de quelques pas que Claude murmure à sa sœur, prenant des airs de conspiratrice :

— Si tu veux mon avis, il n'y a pas de fumée sans feu. Les chiens ne font pas des chats. On me la fait pas à moi. La Françoise, elle a toujours eu la cuisse légère, si tu te souviens bien. Le Max, c'est pas le père de sa fille, hein, je te rappelle. M'étonnerait pas que la Lola, elle ait donné quelques coups de canif au contrat et qu'elle soit partie batifoler avec le premier venu.

Claudine lui lance un regard peiné, teinté d'une certaine incompréhension. Pourquoi faut-il que sa sœur veuille toujours salir ainsi les autres ? Il y a tellement de cruauté dans cette manière de chercher le mal dans la moindre anecdote. Peu importe finalement la véracité des informations qu'elle collecte, tant qu'elles permettent de faire jaillir l'immonde qu'elle soupçonne de sommeiller en chaque individu qui a le malheur de croiser sa route. Claude vit dans un univers où chaque être humain est un pervers en puissance ou un potentiel tueur en série. Personne ne trouve grâce à ses yeux et la sentence reste toujours la même : coupable.

Claudine sait bien que l'ennui et l'âge ne sont pas les uniques raisons de ce venin.

Les secrets qui les unissent ont usé jusqu'à la corde une sororité déjà bien mal en point. Elles semblent désormais prisonnières de cette relation dont les tenants et les aboutissants échappent au reste du monde. Si Claude s'est aigrie au fil des années, Claudine, elle, s'est murée dans le silence pour éviter que tout leur éclate au visage.

2.

Sur la route

EN PÉNÉTRANT DANS SA VOITURE, Simon Pagès entraperçoit du coin de l'œil les sœurs Cassagne, échouées sur leur éternel trottoir. Elles regardent dans sa direction, mais il fait mine de ne pas s'en apercevoir et s'engouffre dans son véhicule, à l'abri.

Il préfère éviter les Clodettes, comme les surnomment tous les *jeunes* du village. Enfin, les personnes de sa génération, parce qu'à trente-neuf ans, Simon n'est plus de la première jeunesse.

Les sœurs Cassagne font partie du paysage de Beautemps. Elles sont comme le monument aux morts, sur la place Saint-Exupéry, ou la statue de la Vierge, sur la route de l'école. Posées là, immuables, même si, avec le temps, on n'y prête guère plus attention.

S'il a de l'affection pour Claudine et sa discrétion bienveillante, Simon ne connaît que trop bien la cruauté insatiable de Claude et il n'a aucune envie de passer à la question. De toute façon, il n'a pas vraiment le temps de s'attarder. Il est attendu.

Il ne peut s'empêcher de sourire intérieurement en lorgnant, dans le rétroviseur, la tenue des jumelles. De là où il se trouve, elles ressemblent à s'y méprendre à deux cônes de signalisation, parfaitement alignés au bord de la route. On ne peut pas les rater, ça non !

Il démarre, la tête ailleurs, s'engage sur la rue principale de Beautemps et se fait immédiatement klaxonner, manquant de se prendre la camionnette qui pile sèchement pour le laisser passer. Derrière son volant, Anatole Grison lui fait de grands gestes et Simon lui fait de vagues signes d'excuses en retour.

La commune se traverse d'une traite, en simple ligne droite. Comme une étape sans intérêt sur une route qui mène vers des endroits moins retirés du monde. Il n'est pas rare que des automobilistes malchanceux se fassent flasher à plus de cinquante kilomètres-heure. À leurs yeux, Beautemps n'a rien d'une agglomération, mais ils contribuent ainsi à remplir les caisses de la gendarmerie nationale.

Simon salue de la main Juliette, la coiffeuse, qui s'apprête à ouvrir son salon, situé dans ce que certains osent encore appeler le centre-ville de Beautemps. Brushing impeccable à la blondeur incendiaire et maquillage tout sauf discret, la quarantenaire lui adresse un bref signe de la tête ainsi qu'un grand sourire qui vient illuminer son visage poupin. Elle a les bras chargés de produits capillaires divers et variés et s'empresse de rentrer dans son échoppe pour éviter de tout renverser au beau milieu de la rue.

Simon allume la radio machinalement, accélère à la sortie du village, dépasse le canal du Midi – l'attraction phare de la commune – et emprunte la départementale en direction de son premier patient de la journée.

Son emploi du temps, ces derniers mois, est plus chargé que jamais. Après le drame, il a repris ses activités et a choisi de se noyer dans le travail. Son métier le maintient la tête

hors de l'eau et lui permet de ne pas sombrer complètement. La répétition de ces gestes médicaux, cette galerie de visages qui chaque jour attendent sa venue, tout cela construit autour de lui une espèce de garde-fou auquel il se raccroche comme un noyé à sa bouée. Il essaie de ne pas avoir une minute à lui pour ne pas devoir contempler les ruines qui ont remplacé son existence.

Ses patients ont besoin de lui, mais ce qu'ils ne savent pas, c'est que Simon a encore plus besoin d'eux.

Il se demande souvent jusqu'où la déontologie accepterait un tel état d'esprit. Chacun de ses patients lui permet de s'absenter quelques heures de sa propre vie en devenant sa seule et unique priorité. En soignant leurs plaies, il oublie un peu les siennes. Ce n'est que lorsqu'il franchit le seuil de son domicile, tard le soir, que la solitude revient à la charge et dépose sur ses épaules une chape de plomb, chaque jour un peu plus lourde à porter.

Il parcourt environ huit cents kilomètres par semaine, des premières lueurs du jour jusqu'à la nuit tombée. Il exerce un métier difficile, qui demande beaucoup d'abnégation, mais ne se plaint pas. S'il ne peut rien pour lui-même, au moins peut-il tenter d'apporter un peu de réconfort aux autres.

Le métier d'infirmier à domicile a eu le vent en poupe, mais la nouvelle génération devient de plus en plus difficile à convaincre, malgré les besoins tellement importants dans le domaine de la santé. Au fil des années, les séjours à l'hôpital se voient réduire comme peau de chagrin et les soins à domicile sont devenus une réelle nécessité.

Lorsqu'il évoque ceux à qui il rend visite, jour après jour, il les nomme affectueusement ses « impatients ». Il sait qu'il est souvent très attendu. Qu'ils craignent ou qu'ils espèrent sa venue, il ressent toujours, lorsqu'il débarque enfin, la fin d'une attente.

Ce matin, pourtant, c'est lui qui redoute sa première visite.

Odette Piquemal.

Quatre-vingts ans et quelques. Une sacrée bonne femme, mais qui n'a plus toute sa tête. Il la soigne pour une forme grave de diabète et doit contrôler sa glycémie avec attention. Il n'est pas rare qu'il doive lui faire des injections d'insuline, ce qui n'est pas une mince affaire.

Certains jours, il la trouve guillerette, presque en pleine forme, mais la plupart du temps, ses visites sont très compliquées, car sa patiente a souvent trop bu et ne réagit pratiquement pas. Ou alors, elle rentre dans une colère effroyable en quelques secondes, pour une question à laquelle elle n'a pas envie de répondre, aussi banale soit elle, ou un simple geste qu'elle juge déplacé.

Ce matin, lorsqu'il arrive dans la cour à l'abandon, il n'y a personne pour venir à sa rencontre. Il éteint la radio juste au moment où un animateur, probablement sous amphétamines, annonce : *On se retrouve dans quelques instants pour plus de quarante-cinq minutes de musique non-stop! Et n'oubliez pas, c'est sur Radio Scoop qu'on écoute la meilleure soupe!*

Il attrape dans le coffre de la voiture la trousse contenant son matériel et se dirige vers l'imposant bâtiment en pierre toulousaine, typique des anciennes habitations du coin.

C'est que Odette n'est pas n'importe qui. On l'appelle encore, en souriant, Madame la comtesse Piquemal, grande propriétaire terrienne, veuve de l'ancien maire, et maîtresse du manoir de Beautemps.

Simon se souvient encore de la première fois qu'il a rendu visite à la famille Piquemal il y a des années de cela, alors qu'il débutait comme infirmier itinérant. À l'époque, il n'en menait pas large. La matinée avait été un véritable enfer, il était censé passer à dix heures, mais il avait accumulé les retards à tel point qu'il était arrivé un peu après midi devant le manoir. Il avait eu à peine le temps de frapper qu'un vieil homme, rouge comme une

écrevisse, écumant de rage, avait ouvert la porte, l'avait dévisagé quelques secondes, puis avait pesté :

— Un homme? Vous êtes un homme?

Simon était déjà habitué à ce genre de réactions un peu primaires. Dans l'inconscient collectif, il exerçait un métier de femme, et certains ne semblaient pas envisager qu'il ait pu choisir cette activité. Dans la majorité des cas, bien évidemment, c'était la gent masculine qui semblait s'en offusquer. Comme si, par son métier, il les atteignait dans leur virilité.

Pince-sans-rire, le jeune infirmier avait répondu au maître des lieux :

— En effet, monsieur Piquemal. Je m'appelle Simon, Simon Pagès. Enchanté.

— André Piquemal, avait répondu l'autre d'un ton bourru et sans serrer la main que lui tendait Simon. On vous attend depuis dix heures! On peut dire que la ponctualité et vous, ça fait deux. Heureusement que ma femme n'est pas à l'agonie.

Simon avait emboîté le pas au mari inquiet qui l'avait fait pénétrer dans un hall aux dimensions d'une salle des fêtes. L'infirmier n'avait pu s'empêcher d'écarter les yeux devant la majesté des lieux.

Après avoir emprunté un escalier immense, ils avaient traversé un couloir interminable en passant devant une multitude de portes closes, jusqu'à cette chambre où la lumière, cachée par de lourds rideaux de velours, semblait dissimuler l'occupante de la pièce.

Le mari était resté derrière Simon, sur le pas de la porte, comme un cerbère, durant tout le temps de la visite. Comme s'il ne pouvait se résoudre à laisser son épouse aux mains de cet inconnu, un homme qui plus est.

La vieille dame l'avait accueilli avec un sourire fatigué, mais rayonnant de gratitude. Elle semblait le remercier du regard de venir la soulager un peu. C'était dans ces moments-là que Simon se sentait un tant soit peu à sa place, légitime.

Telle avait été sa première rencontre avec Odette Piquemal. Des années plus tard, malgré les pronostics engagés par cette première visite, le mari s'en était allé avant son épouse. Elle était restée seule avec cette maison aux allures de mausolée, qui avait abrité toute sa vie de femme.

Odette a aujourd'hui quatre-vingt-un ans. De celle qu'il avait rencontrée ce jour-là ne reste qu'une lueur dans le regard, une vague réminiscence. L'âge, mais surtout l'alcool, ont tout balayé sur leur passage. En même temps que la maison où elle vivait, la vieille dame a sombré.

Aujourd'hui, ledit manoir n'a plus rien de prestigieux, forteresse de solitude laissée à l'abandon, énorme bloc de pierre envahi par la végétation et les regrets d'antan. Tout n'est que ruines à l'agonie et chaque souffle d'air sonne comme un dernier rôle de désenchantement. Comme chaque fois, le cœur de Simon se serre un peu. Il faudrait pouvoir ouvrir en grand les fenêtres, laisser s'engouffrer un peu de cette vie qui a complètement quitté les lieux et laisser s'échapper les tourments qui semblent le ronger.

Il y a belle lurette qu'Odette a quitté l'imposant bâtiment et s'est installée dans l'un des anciens corps de ferme, le plus proche, à l'arrière de l'édifice principal. De châtelaine, elle est devenue paysanne, faisant soupirer les anciens de Beautemps, rares contemporains de la gloire passée de la famille Piquemal.

La bicoque, à une centaine de mètres du manoir, est tout aussi délabrée que le bâtiment principal. Et tout aussi déserte. Aucun bovin pour dévisager Simon, aucune poule fureteuse pour venir farfouiller entre ses jambes ni de coq pour prendre soin de la basse-cour. Seules les mauvaises herbes et les ronces demeurent. On pourrait croire qu'il n'y a âme qui vive ici, rien qu'un ou deux fantômes.

Gamin, il était venu à plusieurs reprises. Sa grand-mère le prenait sur son vélo, en équilibre précaire sur le porte-bagages, et ils parcouraient les deux kilomètres qui les séparaient du domaine pour venir acheter du lait. Du

producteur au consommateur. Du pis de la vache au bol du petit déjeuner. À l'époque, les odeurs mêlées de fumier et des vaches incommodaient son nez sensible, mais il a fini par s'y habituer, trouvant aujourd'hui du charme à ces senteurs rurales de l'enfance.

Même petit garçon, il avait conscience de la forme de prestige qui auréolait la famille Piquemal, eux qui possédaient la majorité des terres cultivables de la région. Champs de tournesol ou de blé dur à perte de vue, qui faisaient d'eux le vestige de ces familles moyenâgeuses qui protégeaient leurs vassaux. Aux yeux de la plupart des habitants de la région, ils avaient gardé cette aura presque royale. L'époux d'Odette, André Piquemal, avait d'ailleurs exercé la fonction de maire pendant des décennies, réélu à chaque mandat par ceux-là mêmes qui le craignaient et le jalousaient à la fois. Dans la lignée de ses ancêtres, il avait été à son époque le seigneur de Beautemps, fournissant emploi et pitance à de nombreuses personnes. Les parents de Simon parlaient encore de cette famille qui avait fait les belles heures de Beautemps-Lauragais avec une sorte de respect, mêlé à cette crainte ancestrale de l'honnête citoyen face aux élites.

Simon ne connaît pas bien l'histoire, mais il sait que la chute est venue avec la perte de leur fils unique, bien des années plus tôt, dans des circonstances effroyables. Mari et femme se sont alors enfermés dans leur manoir, ne régnant plus que sur eux-mêmes, à l'abri des autres.

L'époux d'Odette s'est éteint il y a deux ans, laissant son épouse certes à l'abri du besoin, mais seule à en perdre la raison. Au fil du rasoir d'années inutiles, elle a gardé juste assez de sa tête pour bénéficier du droit de rester chez elle, même si elle a fini par abandonner le manoir familial par commodité.

Pour la forme, Simon frappe à la porte d'entrée, sans avoir de réponse, et pénètre alors dans la fraîcheur de la maison. Dans les campagnes, rares sont ceux qui ferment leur porte à clef.